



## PETIT COURRIER DES DAMES,

### JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

#### MODES.

Il est deux momens ingrats dans l'âge d'une femme : c'est celui qui marque le passage de l'enfance à la jeunesse, et, plus tard, celui qui se place entre la jeunesse et l'âge mûr. Pour remplir ces deux lacunes, il est des ressources différentes ; l'étude suffit à la première, mais la seconde exige trois qualités indispensables pour enlever l'âcreté, la tristesse, ou le ridicule dont s'entache souvent ce moment délicat de notre existence. Ces qualités sont : l'esprit, la résignation et la bonté.

Il nous serait difficile de faire une réflexion aussi philosophique sur les modes, et pourtant chaque année, elles aussi ont deux transitions également embarrassantes à supporter ; embarrassantes pour nous surtout, à qui l'on demande un compte soutenu des variétés qui s'opèrent même dans les momens où rien ne varie plus. Témoin cette saison mixte où l'été

n'est n'est déjà plus, où l'hiver n'est pas encore ; saison de chasses et de vendanges, où la magistrature est aux champs, les écoles closes, et où la moitié du peuple de Paris s'enivre encore des joies d'une vie rurale. Mais advient enfin le tems où les salons se remplissent, où les théâtres s'ouvrent, où les modes trouvent à glaner. Voici l'Opéra qui va resplendir du luxe de nos femmes et de nos parures ; voici le Théâtre Italien avec sa salle rajeunie, sa troupe rajeunie, ses loges remplies de femmes.... sinon rajeunies (ce qui eût été charmant à dire pour elles, comme pour l'élégance de notre phrase), sinon rajeunies donc, mais au moins toutes resplendissantes de grâces et de toilettes. C'est là où nous irons interroger les modes de l'hiver, et saisir toutes les nuances de la nouveauté et du bon goût que nous devons transmettre comme modèles.

Déjà nous savons que la majorité de nos élégantes a adopté la gaze de Cham-



béry pour toilette de bal. Ce tissu, autrefois si modeste qu'il apparaissait à peine aux fêtes de pension, n'a conservé de sa première origine que la fraîcheur et la transparence. Une nouvelle perfection lui a donné toutes les recherches du luxe. Sur cette gaze maintenant se trouvent des dessins et des broderies de tous genres. Des colonnes satinées en couleur font l'effet de rubans de satin placés sur un fond de gaze blanche ; l'intervalle de gaze qui sépare ces colonnes est quelquefois semé de bouquets brodés en soie de couleur, et alors la robe est d'une élégance charmante. La Reine et plusieurs dames de la cour en ont fait exécuter ainsi, et elles doivent paraître dans les premières soirées de cet hiver.

— Un bruit alarmant pour le bon goût et la gloire de nos modes avait répandu dans le monde l'annonce de la retraite de M<sup>me</sup> Minette, et déjà bien au loin les femmes déploieraient la perte d'un talent auquel on dut tant de réputations d'élégance ! On sait quel charme est attaché aux ciseaux de M<sup>me</sup> Minette, quel choix délicieux préside à tout ce qui est confectionné chez elle, et l'on peut comprendre quel vide aurait produit son *abdication* dans les modes. Aussi nous empressons-nous d'annoncer que cette fâcheuse nouvelle est entièrement dénuée de fondement, et que, bien loin de renoncer à sa maison, M<sup>me</sup> Minette y réunit cet hiver tous les articles les mieux appropriés au goût du jour, et les plus distingués par leur recherche et leur innovation. Il est peu de trousseaux et de corbeilles royales qui ne soient confiés à son bon goût ; et les commandes riches et nombreuses qu'elle reçoit dans ce moment attestent plus que jamais la vogue et la stabilité de son établissement.

— Les chapeaux d'hiver se montrent de plus en plus. On voit beaucoup d'étoffes ouvragées et de velours, des satins d'Orient, d'Alger, et des velours épinglés, des poux de soie ; enfin tout s'emploie main-

tenant pour les modes de la saison. Les rubans en satin brochés sont recherchés. Les fleurs sont de couleurs sombres, et beaucoup ont le cœur noir.

— Les nuances vertes ou soucis se marient beaucoup avec le noir. La doublure de la passe est dans cette dernière couleur, et les plumes ou ornemens sont également noirs. Beaucoup de chapeaux sont aussi garnis d'une ruche ou d'un demi-voile en blonde ou dentelle noire.

— Au bord des chapeaux un demi-voile de dentelle noire à larges mailles est plus distingué qu'un voile de blonde. M. Violard (rue de Choiseul, n° 2) excelle dans tous les articles de ce genre, et nous le recommandons autant par l'abondance de son choix que par la grâce et la nouveauté de toutes ses coupes. Il serait impossible de trouver de plus riches dessins, surtout pour voiles, robes et écharpes destinés aux corbeilles de noces.

— Les chapeaux confectionnés chez Herbaut ont la passe un peu plus grande que celles que nous avons vues dans les autres magasins. Comme cette maison fait autorité dans les modes, nul doute que nous avançons vers une progression dans la coupe des chapeaux. On fait chez Herbaut beaucoup de chapeaux en satin rose pâle, blanc ou vert. Un chapeau de cette dernière nuance était orné d'un esprit noir, et au bord de la passe un voile en dentelle noire.

— Nous voyons aussi beaucoup de capotes en satin lilas, vert ou mauve, doublées de velours noir, et ayant pour ornement un nœud de velours noir formant deux grosses coques séparées au milieu par une agrafe de satin. Les brides sont aussi en velours.

— D'autres capotes du même genre ont, au haut de la forme, un cercle en velours noir noué derrière ; un second velours entoure le bas de la forme, se croise sur la passe et vient se nouer sous le menton.

— Quelques chapeaux en velours noir sont doublés en satin rose, et ornés de



nœuds de rubans de satin noir, très-larges, sur lesquels sont brochées en rose des guirlandes de grosses roses.

— Dans l'intérieur des passes on met des ornemens de fantaisie, soit en blonde ou en rubans. Cela convient surtout aux chapeaux un peu évasés.

— Un des plus nouveaux meubles, et des plus heureusement imaginés, est le fauteuil à un seul bras qui se trouve dans les magasins de Vacher et de Lesage. Ces fauteuils donnent beaucoup plus de grâce à la pose d'une femme, en lui permettant de jeter avec art les immenses plis de son jupon, obligé jusqu'à présent de se serrer et se chiffonner dans les gondoles ou fauteuils resserrés de nos salons. Cette invention est toute en faveur des étoffes qui peuvent ainsi étaler leurs richesses du côté libre du fauteuil, tandis que de l'autre la femme peut s'incliner et se reposer sans perdre de la grâce et de la souplesse de sa taille.

— Le bois indigène s'emploie beaucoup pour meubles de services. Dans une salle à manger, une table massive en bois de chêne, ayant les pieds enchâssés dans de riches sabots en cuivre, est de très-bon goût. Les buffets et étagères doivent être du même genre. Le cuivre qui orne les pieds, et le brillant du bois excessivement bien ciré, donnent un joli aspect à ces meubles. Les chaises doivent être en chêne à dos gothiques et coussins de maroquin rouge ou vert.

— M. Malherbe vient d'ouvrir au coin de la rue Saint-Dominique, n° 43, et de celle du Bac, ses magasins gothiques, où se trouve un choix considérable d'étoffes nouvelles, telles que :

*Armures Sémiramis*, étoffe de soie souple, brillante et légère.

*Athéniennes brochées* couleur sur couleur, imitant le satin.

*Gros de laine arabe*, ayant la souplesse du cachemire; les impressions sont d'un goût exquis.

*Satins thébains*; cette étoffe est d'une

rare beauté à cause de son brillant et de ses riches effets pour soirées.

*Satins brochés* couleur sur couleur; un surtout est remarquable par un joli jeté de feuilles en sens divers, traversé d'une guirlande d'un bel effet.

*Velours imprimés*; cette étoffe offre de très-riches dessins, un bouquet de roses surtout est remarquable.

Un grand assortiment de manteaux nouveau genre, grecs et zébrés. Cachemires français et des Indes, et maintes jolies étoffes de bals et de soirées, que M. Malherbe va mettre en vente très-prochainement.

# EXTRAIT

DE

## LA VENDÉE ET MADAME,

Par le Général Desmoncourt.

« C'était la première fois que je voyais Madame, et j'avoue que l'impression qu'elle fit sur moi ne s'effacera jamais.

» Marie-Caroline, comme toutes les jeunes filles napolitaines, quel que soit le rang dans lequel elles sont nées, n'a reçu que peu ou point d'éducation : chez elle, tout est nature et instinct; les exigences de l'étiquette lui sont insupportables, et les formes du monde inconnues. Elle se laisse entraîner sans essayer de se retenir, et se livre avec un abandon naïf aussitôt qu'on lui a inspiré quelque confiance. Capable de supporter toutes les fatigues et tous les dangers avec la patience et le courage d'un soldat, la moindre contradiction l'exaspère; alors sa figure, naturellement pâle, s'anime; elle crie et bondit, menace et pleure comme un enfant; puis, bientôt, comme un enfant encore, aussitôt qu'on a l'air de faire ce qu'elle veut, elle sourit, s'apaise et vous tend la main. Contre la nature des princes, elle est re-



connaissante et n'en rougit pas ; du reste , aucune haine , aucun fiel dans l'ame , même contre ceux qui lui ont fait le plus de mal. Qu'il l'a vue une heure connaît son caractère , qui l'a vue un jour connaît son cœur.

» Le lendemain à dix heures , le colonel d'artillerie commandant le château entra dans ma chambre ; il venait m'annoncer une nouvelle colère de Madame ; elle avait une cause à peu près pareille à celle du jour précédent.

» M. Guibourg , ainsi que m'en avait prévenu le général d'Erlon , avait été réintégré en prison pendant la nuit , de sorte que lorsque Madame avait demandé pourquoi il ne venait pas déjeuner , on lui avait annoncé cette nouvelle , à laquelle ma phrase de la veille aurait dû la préparer , si elle l'avait entendue. La duchesse avait crié à la trahison , et m'avait appelé *jésuite*. Cette injure avait quelque chose de si curieux dans sa bouche , que j'en riais encore lorsque j'arrivai chez elle.

» Elle me reçut avec la même pétulance que la veille , et presque avec les mêmes paroles.

» — Ah ! c'est comme cela , monsieur ! Je ne l'aurais jamais cru , vous m'avez trompée , et indignement.

» Je feignis l'étonnement , et lui demandai ce qu'elle avait.

» — J'ai que Guibourg a été enlevé cette nuit et conduit en prison , malgré la promesse que vous m'aviez faite que je ne serais pas séparée de *mes compagnons d'infortune*.

» — M. le général d'Erlon n'a cru devoir comprendre par ces paroles , *mes compagnons d'infortune* , que ceux qui ont partagé vos fatigues et vos dangers , M<sup>lle</sup> de Kersabiec et M. de Ménars : aussi n'avez-vous été séparée ni de l'une ni de l'autre. Vous voyez bien , Madame , que M. le général d'Erlon , ni moi , n'avons manqué à la parole que nous avions donnée à Votre Altesse.

» — Mais au moins pourquoi ne m'avoir point prévenue ?

» — Je n'ai encore de ce côté aucun reproche à me faire , puisqu'en autorisant M. Guibourg à dîner hier avec vous , j'ai ajouté ces paroles : *D'autant plus que ce sera probablement le dernier repas qu'il aura l'honneur de faire avec Votre Altesse.*

» — Je n'ai point entendu cela.

» — Le général l'a cependant dit , Madame , interrompit doucement M<sup>lle</sup> de Kersabiec.

» — Mais pourquoi ne pas s'être expliqué d'une manière plus claire ?

» — Parce que Votre Altesse , répondis-je , avait déjà éprouvé tant de secousses dans la journée , que je voulais lui conserver au moins une bonne nuit , et que je savais qu'elle ne pourrait dormir , si elle était informée que , pendant son sommeil , on devait transférer M. Guibourg en prison.

» — Et vous , Stylite , pourquoi ne m'avez-vous rien dit , puisque vous aviez compris les paroles du général ?

» — Par la même raison que le général , Madame.

» — Oh ! si vous vous mettez tous contre moi ! D'ailleurs j'ai assez de la guerre ; et puis à tout prendre , — elle me regarda et me tendit la main , — n'est-ce pas , Stylite , qu'il est bon enfant ?

» — Oui , Votre Altesse , c'est malheureux qu'il ne veuille pas être des nôtres.

» J'abandonnai la main de Madame , que je tenais.

» — Tout ce que Votre Altesse aura droit d'exiger de respects , je les aurai ; tous les services qu'elle me demandera , et que je serai assez heureux pour pouvoir lui rendre , je les lui rendrai ; tout ce qu'elle aura de désirs même , si je les devine , je les préviendrai. — Je m'arrêtai.

» — Et pour tout cela ?...

» — Je ne demanderai qu'une chose à Votre Altesse , c'est de prier M<sup>lle</sup> Stylite de ne jamais revenir sur le même sujet.

» — Tu l'entends , Stylite , dit Madame. Parlons d'autre chose. Avez-vous quelquefois vu mon fils , général.

» — Je n'ai pas eu cet honneur.



» — Eh bien ! c'est un brave enfant, bien fou comme moi, bien entêté comme moi, mais bien Français comme moi.

» — Vous l'aimez beaucoup ?

» — Autant qu'une mère peut aimer son fils.

» — Eh bien ! que Votre Altesse Royale me permette de lui dire alors que je ne comprends pas comment, lorsque tout a été fini dans la Vendée, lorsqu'après les combats de Vieilleville et de la Pénissière tout espoir a été perdu, elle n'a pas eu l'idée de retourner aussitôt près de ce fils qu'elle aime tant ; nous lui avons fait beau jeu.

» — Général, c'est vous qui avez saisi ma correspondance, je crois ?

» — Oui, Madame.

» — Et vous avez lu mes lettres ?

» — J'ai eu cette indiscretion.

» — Eh bien ! vous avez dû voir que du moment où j'étais venue me mettre à la tête de mes braves Vendéens, j'étais résolue à subir toutes les conséquences de l'insurrection. — Comment ! c'est pour moi qu'ils se sont levés, qu'ils ont compromis leur tête, et je les aurais abandonnés ? — Non, général, leur sort sera le mien, et je leur ai tenu parole. D'ailleurs il y a long-tems que je serais votre prisonnière, que je me serais rendue moi-même, pour tout finir, si je n'avais eu une crainte...

» — Laquelle ?

» — C'est que je savais bien qu'à peine prisonnière je serais réclamée par l'Espagne, la Prusse et la Russie. Le gouvernement français, de son côté, voudrait me faire juger, et c'est tout naturel : la sainte-alliance ne permettrait pas que je comparusse devant une cour d'assises, car la dignité de toutes les têtes couronnées de l'Europe y est intéressée ; de ce conflit d'intérêts à un refroidissement, et d'un refroidissement à une guerre il n'y a qu'un pas ; et je vous l'ai déjà dit, je ne voulais pas être le prétexte d'une guerre d'invasion. — Tout pour la France et par

la France, c'était la devise que j'avais adoptée, et dont je ne voulais pas me départir. D'ailleurs, qui pouvait m'assurer que la France, une fois envahie, ne serait point partagée ? — Je la veux tout entière, moi !

» Je souris.

» — Pourquoi riez-vous ? me dit-elle. — Je m'inclinai sans répondre. — Voyons, pourquoi riez-vous, je veux le savoir ?

» — Je ris de voir à votre Altesse Royale tant de craintes d'une guerre étrangère...

» — Et si peu d'une guerre civile, n'est-ce pas ?

» — Je prie Madame de remarquer qu'elle achève ma pensée et non point ma phrase.

» — Oh ! cela ne peut pas me blesser, général, car lorsque je vins en France, j'étais trompée sur la disposition des esprits ; je croyais que la France se soulèverait, que l'armée passerait de mon côté ; enfin je rêvais une espèce de retour de l'île d'Elbe. Après les combats de Vieilleville et de la Pénissière, je donnai l'ordre positif à tous mes Vendéens de rentrer chez eux ; car je suis Française avant tout, général, et la preuve, c'est qu'en ce moment rien que de me retourner en face de ces bonnes figures françaises, je ne me crois plus en prison. Toute ma peur est qu'on ne m'envoie autre part ; ils ne me laisseront certes pas ici, je suis trop près des émeutes. — On a bien parlé de m'envoyer à Saumur, mais Saumur est encore une ville d'émeutes. — Au reste, ils sont plus embarrassés que moi, allez, général. — En disant ces dernières paroles, elle se releva et se promena comme un homme, et les mains derrière le dos. Au bout d'un instant, elle s'arrêta tout court et reprit :

» — A propos, général, parmi les effets que vous avez bien voulu vous charger de m'envoyer, et que j'ai reçus, il devait y avoir une boîte pleine de bonbons, et elle ne s'y est pas trouvée.

» Je tirai la boîte de ma poche, et je l'ouvris.



» — Ah ! dit Madame, elle est vide. Au fait, des bonbons, cela se mange.

» — Quels sont ceux que Madame préfère ? j'aurai l'honneur de lui en envoyer.

» — Du chocolat au rouleau avec des dragées dessus.

» — Alors Madame permet ?...

» — Général, des bonbons, cela s'accepte.

» Il était six heures et demie, Madame allait dîner, je pris congé d'elle. — A demain, général, me dit-elle avec une gaieté toute d'enfant, et n'oubliez pas mes bonbons surtout.

» Je sortis. »

# AINSI SOIT-IL,

Par Alphonse Brot \*.

Pendant bien du tems le roman était une chose méprisable et laissée à des exploiters sans pensée et sans énergie ; voyez aussi ce que l'empire a produit. Mais, depuis quelques années, ce genre de littérature est sorti de l'oubli, il a pris une allure passionnée, il a marché, il a grandi ; Nodier, Victor Hugo et quelques rares esprits d'élite lui ont redonné une place. Puis sont venus les imitateurs qui ont cru faire du drame en faisant jouer un poignard, et de l'original en reproduisant ce que personne n'avait osé retracer par pudeur ou dégoût ; puis l'on a épuisé le moyen âge, et voici maintenant que le public, las d'assassinats, d'empoisonnements, ne veut plus que des choses qui parlent à son âme, des émotions qui lui arrachent une larme, et le public a raison : lorsqu'il ne sourit point à des peintures fraîches et riantes, lorsqu'il ne s'attendrit pas à des scènes passionnées, il fait justice du livre.

C'est à ce genre de littérature dont nous

\* 1 vol. in-8°, chez Hippolyte Souverain, éditeur.

parlons que M. Alphonse Brot s'est attaché : avant de donner une vie à des sensations qui prennent leur source dans le cœur, il a fallu travailler long-tems, se fouiller comme avec un scalpel, et puis jeter son expérience sur le papier. Et qu'on ne croie pas que le roman intime soit facile ; tout ce qui reproduit la nature a besoin d'âme et de sensibilité : ce n'est point la tête qui agit, mais cette autre portion de nous-mêmes qui survit à tous les orages, à toutes les joies de cette vie.

Revenons à *Ainsi soit-il*. La *vendetta*, la terrible, l'implacable *vendetta* des CorSES a fourni à l'auteur un sujet à larges développemens, qu'il a largement traité. Et qui ne prendrait tout d'abord de l'intérêt à une situation pareille ? quel est celui qui n'aimerait avec Gabrielle, ne haïrait avec Juana ?

Juana, tout-à-fait délaissée, se désole et veut mourir ; puis insensiblement l'amour abandonne son cœur, et fait place à un terrible sentiment ; la force lui revient alors, elle est Corse et se souvient de son pays. Elle se jette au-devant du général, le poursuit de sa présence, le couvre d'infamie ; et son cœur n'est pas satisfait, il lui faut une autre vengeance.

Et puis au milieu de tout cela, vous rencontrez à chaque pas des situations neuves, des pensées vigoureuses et qui saisissent l'âme, un style que M. Alphonse Brot possède tout seul, et qui n'appartient à personne parce qu'il n'est que le reflet des scènes qu'il a développées. L'Inondation est une conception originale qu'on ne retrouve nulle part et qui fera verser bien des larmes à de jolis yeux habitués à sourire ; nous pourrions en dire autant du dénouement, nous préférons y renvoyer nos lecteurs.

Maintenant nous mentionnerons l'hommage rendu à M. Litz, chacun le verra avec plaisir et saura gré à M. Alphonse Brot d'avoir si bien compris un jeune homme auquel s'est attachée si long-tems l'envie.



Pour faire la part des défauts d'*Ainsi soit-il*, nous lui reprocherons plusieurs répétitions et négligences de style, un peu de prétention à l'effet. En somme, espérons que le public, qui juge après nous, ne confondra pas ce livre avec tant d'autres, et le lira avec plaisir dans les longues soirées d'hiver.

### LE PRISONNIER.

*Que me veux-tu ?*

LAMARTINE.

Hirondelle gentille,  
Voltigeant à la grille  
Du cachot noir,  
Vole, vole sans crainte;  
Aux bords de cette enceinte  
J'aime à te voir,

Légère, aérienne,  
Dans ta robe d'ébène,  
Lorsque le vent  
Soulève, sous tes plumes,  
Comme un flocon d'écumes,  
Ton corset blanc.

D'où viens-tu ? Qui t'envoie  
Porter si douce joie  
Au condamné ?  
O riante compagne !  
Viens-tu de la montagne  
Où je suis né ?

Viens-tu de la patrie  
Éloignée et chérie  
Du prisonnier ?  
Fée aux luisantes ailes,  
Conte-moi des nouvelles  
Du vieux foyer.

Dis-moi s'il est encore  
Un endroit où l'aurore,  
Filles des airs,  
Se mire aux larmes blanches  
Qui dorment sur les branches  
Des sapins verts ?

Oh ! dis-moi si la mousse  
Est toujours aussi douce ;  
Et si parfois,  
Au milieu du silence,  
Le son du cor s'élance,  
Du fond d'un bois ;

Si quelque ombre de femme,  
Pensive comme une ame,  
Ne s'en vient plus  
Prier dans la chapelle,  
Lorsque la cloche appelle  
À l'*Angelus*.

Dis-moi si l'homme espère  
Encor sur cette terre  
Quelques beaux jours ;  
Si la blanche aubépine  
Au haut de la colline  
Fleurit toujours ;

Si celle que j'adore  
M'attend et pleure encore ;  
Mais ne dis pas  
Le nom chéri de celle  
Que j'adore, hirondelle,  
Ou parle bas.

Car c'est chose sacrée,  
Pieuse et révérée  
Autant que Dieu,  
Que le nom qu'on échange  
Sur les lèvres d'un ange  
Avec du feu.

Il pleut : la nue est sombre ;  
Le vent souffle dans l'ombre  
De la prison.  
Hélas ! pauvre petite,  
As-tu froid ? entre vite  
Au noir donjon.

Tu t'envoles !!! J'y songe :  
C'est que tout est mensonge,  
Espoir heurté ;  
Il n'est dans cette vie  
Qu'un bien digne d'envie :  
La liberté\*.

### Album.

Après un relâche moins long qu'on ne le croyait généralement, la Comédie-Française a fait, jeudi dernier 10 octobre, sa réouverture par *Tartufe* et *Amphitryon*. Cette inauguration avait rempli la salle d'une foule de spectateurs, qui de bonne heure avait envahi les abords. On a généralement critiqué la conception de M. Fontaine, architecte du roi, chargé de la restau-

\* Ces jolis vers sont extraits de la *Gazette de Sainte-Pélagie*. Nous ignorons le nom de l'auteur.



ration, à la place de M. Chenavard, qui devait opérer, disait-on, une sorte de révolution à la Comédie-Française par la décoration *animée* dont on avait déjà publié le projet. Il n'y a qu'une couleur dominante dans la salle, l'amarante. Tout est amarante : rideau d'avant-scène, devanture de loges et de galerie, fonds de loge. Cette couleur lourde, sévère, écrasante, est rehaussée d'or avec une telle prodigalité que la vue en est fatiguée. L'ensemble du travail n'est point heureux, et dans ce tems de progrès des arts on espérait mieux. Par compensation au rouge qui domine dans la salle, on a blanchi à neuf les foyers, les corridors, les vestibules, les escaliers, jusqu'aux bustes des grands hommes qui ornent la galerie de la rue de Richelieu, que l'on a débarbouillés avec un soin tout particulier ! C'est déjà quelque chose d'avoir revêtu d'une robe neuve et coquette notre première scène, mais quand viendra la régénération tant promise ? En attendant, on n'a pas eu à se plaindre de la manière dont les comédiens avaient représenté les deux ouvrages de Molière qui avaient formé le spectacle d'ouverture, c'étaient *Tartufe* et *Amphitryon*.

Sous le titre de *Tire-Laines*, ou *Paris en 1667*, le théâtre des Variétés vient d'obtenir un succès qui lui sera sans doute avantageux. Le fond de cet ouvrage est une anecdote vraie ou fausse, arrivée en 1667 à M. de la Reynie, le premier lieutenant de police. Les auteurs ont supposé qu'il avait été dévalisé par le chef des tire-laines, appelé Guillaume. Ce hardi coquin s'empare, pendant toute une nuit et bonne partie du lendemain, du nom, des habits, de la place de M. le lieutenant de police. Sa trop grande con-

fiance le fait prendre à son tour ; mais en présence du magistrat qui peut le faire pendre, il paie d'une telle assurance, d'une telle audace, que M. de la Reynie imagine d'attacher à la police un homme qui connaît si bien les filous, leurs ruses, leurs projets. M. Guillaume est donc nommé chef de la police secrète, après quelques tours d'effronterie qui ont au moins le mérite de rendre service à l'état, c'est-à-dire à ceux qui le représentaient alors, aux ministres, aux courtisans. Les *Tire-Laines* sont de M<sup>rs</sup> Dumanoir et Mal-lian, dont les noms ont été fort applaudis. Vernet a donné une couleur assez originale au rôle de Guillaume Tête-de-Chêne, chef de ces dévaliseurs de nos pères.

— On répand le bruit que M. Ancelet doit prendre la place de l'un des directeurs actuels du Vaudeville.

— Ligier a fait sa rentrée au Théâtre Français, par le rôle de Louis XI, qu'il a parfaitement joué.

— Outre les galeries projetées dans le château de Versailles, et pour lesquelles on a déjà fait venir un nombre considérable de tableaux, on assure qu'on va décorer la chambre de Louis XIV comme elle était de son tems. Tous les magasins du garde-meuble ont été fouillés à cet effet. Il paraît qu'on a retrouvé un lit assez bien conservé, et de riches étoffes qui servaient de tenture. Quant aux meubles, il existe des dessins qui serviront de modèles.

— DENTIFRICE SUTIL, chez MM. les frères ARNOUS, parfumeurs du Roi à Berlin, et NAVARRE, galerie d'Orléans, n° 28, à Paris. — Ce nouveau dentifrice blanchit les dents sans les rayer ni leur faire perdre rien de leur éclat, et sans en altérer l'émail. Le prospectus se délivre gratis. Le prix du flacon est de 5 fr. et 40 fr. la douzaine.

*A ce Numéro est jointe la planche 1009.*

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.  
 Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f.  
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.  
 On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.  
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER MONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S<sup>t</sup>-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.





# Modes de Paris.



*Petit Courrier des Dames.*  
 Boulevard des Italiens N<sup>o</sup>. 2 près le passage de l'Opéra  
 Chapeau en satin. Voile en Dentelle. Robe en étoffe brochée façon  
 de M<sup>me</sup> Minette rue de Rivoli 34. Sac Châtelaine des M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup>  
 Lepelin rue Vivienne 3.

Mess<sup>rs</sup> G. & J. Fuller A. 34. Rutilane Place, London.



2000-00-00

**A**

(T)

1000

0

hiven  
ayan

blanc  
mait

rose.

orné

ment

—

—

trouv

une  
noire

man

10